

Le palais des ducs de Normandie à Fécamp: bilan récent des fouilles en cours

Madame Annie Renoux

Citer ce document / Cite this document :

Renoux Annie. Le palais des ducs de Normandie à Fécamp: bilan récent des fouilles en cours. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 126e année, N. 1, 1982. pp. 6-30;

doi: 10.3406/crai.1982.13903

http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1982_num_126_1_13903

Document généré le 29/06/2016



COMMUNICATION

LE PALAIS DES DUCS DE NORMANDIE À FÉCAMP: BILAN RÉCENT DES FOUILLES EN COURS. PAR M^{lle} ANNIE RENOUX

A ce jour en France, seules quatre résidences princières du xe siècle ont été scientifiquement explorées : Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire), œuvre des comtes d'Anjou et de Blois, Douai dans le Nord, réalisation des comtes flamands, Andone (Charente) castrum comtal angoumois et Fécamp, palais des premiers ducs de Normandie¹. Le passage du palatium carolingien ouvert au château des siècles ultérieurs est mieux appréhendé en Angleterre et en Allemagne, où de nombreuses enquêtes abordent la question.

C'est Dudon de Saint-Quentin, panégyriste officiel de la cour ducale au début du xie siècle, qui le premier évoque le palais de Fécamp. La source — on le sait — est particulièrement désastreuse. Son principal intérêt historique réside dans son unicité. Mais les évocations du chanoine offrent exceptionnellement un certain crédit et apportent un lot d'informations qui n'est pas négligeable, surtout en ce qui concerne la seconde moitié du xe siècle, car l'auteur connaît les lieux vraisemblablement dès la fin du règne de Richard Ier, inhumé en 996. Le relais documentaire est ensuite assuré par les actes officiels et privés, puis par diverses sources narratives et littéraires. Les récits de fondation monastique, composés a posteriori, reposent en partie sur les traditions orales et s'inspirent tous dans une large mesure de Dudon. Leur description des anciens temps du palais et de ses antécédents présente bien des fantaisies. Leur intention n'est pas de cerner la réalité historique, mais de servir les intérêts de leur abbaye face aux prétentions et aux pressions qui s'exercent à son encontre durant le xie siècle. En bref, la documentation écrite des xie et xiie siècles est d'un maigre apport, car les sources sont rares et lacunaires2.

^{1.} M. de Boüard, De l'aula au donjon. Les fouilles de la motte de La Chapelle à Doué-la-Fontaine (Xe-XIe s.), Archéologie médiévale, III-IV, 1973-1974, pp. 5-110; P. Demolon, J. Bardieux, Les origines médiévales de la ville de Douai. Rapport provisoire des fouilles de la « Fonderie des canons », Revue du Nord, LXI, 1979, pp. 301-329; A. Debord, Fouille du castrum d'Andone à Villejoubert (Charente), Château-Gaillard, VII, 1975, pp. 35-48. Les fouilles du château de Tours n'apportent pour le xe siècle que peu d'occasions de rapprochements : H. Galinié, Fouilles archéologiques sur le site du château de Tours (1974-1978), Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 38, 1978, pp. 639-662.

^{2.} Afin d'alléger l'apparat critique et les notes, nous renvoyons pour ce qui

Dudon met en scène l'aula et le castrum ducal dès l'époque de Guillaume Longue Épée (v. 932-942), fils de Rollon, le fondateur de la dynastie. Mais, ce n'est pas avant la seconde moitié, voire la fin du xe siècle, que Fécamp émerge réellement au premier plan. C'est alors avec Rouen et Bayeux l'un des trois palais princiers. Richard Ier (942-996) puis Richard II, son successeur (996-1026), affectionnent tout particulièrement l'endroit. Les motifs qui président à cette promotion ne sont pas aisés à déterminer. Fécamp, à la différence de Rouen et de Bayeux, n'a jamais joué par le passé de rôle politique déterminant. Ce n'est à l'époque carolingienne qu'un monastère de moniales, ravagé au 1xe siècle par les Vikings. Les avantages naturels de la situation et du site ont probablement agi en faveur du secteur. La vallée se termine par une sorte de bassin ouvert sur la Manche; or les havres sont rares le long de cette inhospitalière côte à falaise du Pays de Caux, et les ducs ont dû souhaiter rapidement la possession d'un accès direct vers les mers du Nord3. En outre, le val est large, donc propice à une installation humaine, et Rouen, le cœur de la principauté, n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de distance. Enfin, le site est entouré de vastes forêts et l'on sait l'importance de la chasse pour les souverains de l'époque. Mais le moteur de cette expansion, c'est avant tout la volonté des deux ducs Richard de fonder en ces lieux un centre politique et religieux, qui leur soit propre et leur accorde une plus grande marge de manœuvre qu'à Rouen, cité de l'archevêque.

Richard I^{er} naît fortuitement à Fécamp. Il restaure la vie religieuse sous la forme d'une collégiale, au pied de laquelle il se fait inhumer. Les séjours de Richard II sont mieux attestés, car la documentation officielle s'accroît notablement. Le duc transforme le noyau ecclésiastique primitif en abbaye dès 1001 et en confie la gestion à Guillaume de Volpiano. Il réside et tient volontiers sa cour à Fécamp. La première mention officielle du palais remonte à 1025 et précède de peu l'ensevelissement du prince aux côtés de son prédécesseur⁴. Cette triple vocation de capitale politique, religieuse et intellectuelle, se maintient jusqu'au milieu du xi^e siècle, pour décliner ensuite len-

concerne les sources et l'étude du contexte historique des x° et x1° siècles à A. Renoux, Le château des ducs de Normandie à Fécamp (X°-XII° siècles). Quelques données archéologiques et topographiques, Archéologie médiévale, IX, 1979, pp. 11-13.

^{3.} L'idée est suggérée par Dudon, qui raconte que Guillaume Longue Épée, lors d'une révolte des Bas-Normands, envoya à Fécamp Sprota, sa compagne, afin qu'elle puisse s'échapper vers l'Angleterre, si les révoltés étaient vainqueurs (De moribus et actis primorum Normanniae ducum, éd. J. Lair, Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, 3° série, t. 3, Caen, 1865, p. 218).

^{4.} M. Fauroux, Recueil des actes des ducs de Normandie de 911 à 1066, Caen, 1961, p. 131.

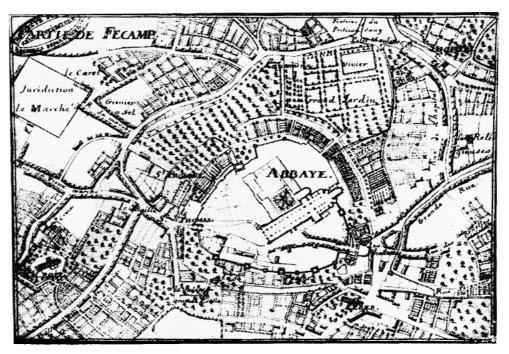


Fig. 1. — Le château et l'abbaye au début du xviii siècle (Arch. dép. de la Seine-Maritime, 7 H 49).

tement jusqu'en 1087, puis brutalement à partir de la mort de Guillaume le Conquérant.

Loin de jouer le rôle essacé qui est le sien actuellement, l'agglomération fut donc l'un des centres majeurs de la Normandie de la seconde moitié du xe siècle et de la première partie du xre siècle. A l'origine de cette réussite, la création de deux pôles : un palais ducal et un monastère bénédictin. Mais bien des points concernant la genèse, le développement et la structure de cet ensemble restent dans l'ombre. Dans une conjoncture à peine éclairée par les textes, ils vont au delà des problèmes d'histoire locale, en posant une double question, celle des fondements de ce pouvoir ducal, dont les tenants sont d'origine scandinave, puis celle du rôle de cette dynastie dans l'élaboration d'un nouveau mode d'expression topographique du pouvoir.

Des fouilles réalisées, depuis 1973, en plein cœur de la ville éclairent ces données. Le site exploré est localisé au fond de la vallée sur un replat, qui borde la rivière, à environ 1,5 km de la Manche. Face à l'entrée principale de l'ancienne église abbatiale de la Trinité, il est situé sur le pourtour d'un ancien rempart partiellement conservé à l'heure actuelle et facilement reconnaissable sur les plans de l'époque moderne (fig. 1). Cette fortification dessine une enceinte elliptique qui englobe, à l'origine, une superficie de 2 à 2,5 hectares.

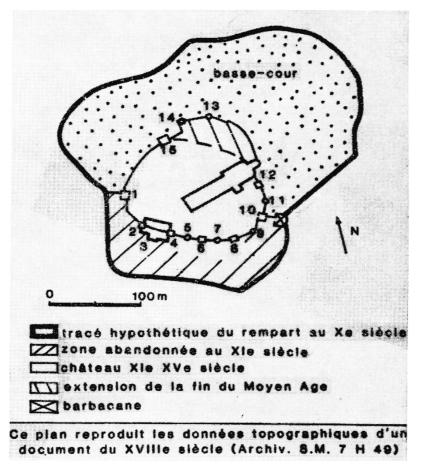


Fig. 2. ... Évolution de la topographie castrale du xe au xve siècle.

Le flanquement sud de l'ouvrage est particulièrement régulier et bien assuré. Tours quadrangulaires et circulaires y alternent en ordre serré. Cette puissance militaire découle de la mauvaise qualité défensive du secteur, qui est dominé de près de 70 m par le versant méridional du val. Au nord, une grande partie des contours échappe à l'analyse car le segment primitif qui unit la tour T 15 au chevet abbatial a disparu (fig. 2). Mais en fait, la portion subsistante entre T 1 et T 15 suggère que la garniture de tours s'estompe. Cela est dû à l'existence d'une enceinte avancée, celle de la basse-cour, évoquée dans les sources écrites dès la fin du x11e siècle, ainsi qu'au développement d'une zone marécageuse en avant du « baile »⁵.

Le terrain sélectionné pour la fouille offrait au départ un certain

^{5.} Mention d'une maison localisée in baillio (Dom J. Laporte, Quelques documents inédits sur Fécamp au temps d'Henri de Sully (1140-1189), Studia Anselmiana, 50, 1962, pp. 23-33). Le toponyme « baille » subsiste encore dans la topographie urbaine au xvIII° siècle, à l'ouest du château, devant l'une des tours d'entrée (fig. 1).

nombre d'avantages. D'importantes masses de remblais de 2 à 9 m de hauteur laissaient présager l'extension de vestiges sous-jacents, tandis que des bâtiments contemporains en passe d'être détruits devaient libérer devant l'abbaye environ 1 000 m² supplémentaires à explorer. En outre, l'ensemble était encadré de murailles médiévales de 5 à 10 m de haut, qui annonçaient la possibilité d'un château plus réduit installé sur le périmètre de la grande enceinte elliptique (fig. 2, tours 2, 3, 4). En tout, 2 500 m² environ ont été livrés aux fouilleurs. Huit cent m² ont été explorés lors d'une fouille d'urgence et n'ont donné, du fait des conditions de travail, que de très médiocres résultats. Le reste fait toujours l'objet d'une fouille programmée.

La stratigraphie conservée possède de 2 à 9 m d'épaisseur. Les niveaux s'échelonnent du 1^{er} au xv1^e siècle. J'insisterai surtout sur les structures carolingiennes (v111^e-x^e siècle), dont les données récentes sont sans doute les plus enrichissantes, pour présenter ensuite rapidement l'évolution castrale jusqu'au x111^e siècle.

*

Des vestiges ténus de la fin de la Tène et du début de la période gallo-romaine parsèment le site. Le nom même de la localité est d'origine prélatine, probablement gauloise, et le val est dominé par un célèbre oppidum, qui porte son nom et passe souvent pour avoir été érigé par les Calètes en révolte contre l'occupation césarienne. Les trouvailles réalisées n'ont donc rien de surprenant. Au xix^c siècle, la découverte de deux cimetières des 1^{er}, 11^e et 111^e siècles, sur le territoire communal, indique que la vie se poursuit dans le secteur, même si l'établissement n'a guère d'ampleur.

Mais le véritable acte de naissance de Fécamp remonte à l'époque mérovingienne avec la création, vers 658, par Waning, comte du pagus de Caux, d'un monastère de moniales. Cette œuvre s'inscrit dans la continuité des grandes fondations de la vallée de la Seine, telles Jumièges et Fontenelle, et répond à des desseins analogues. Les mentions relatives à l'abbaye sont particulièrement rares et laconiques. Ce ne sont que des allusions extraites des sources hagiographiques des viiie et ixe siècles. L'habituelle pénurie documentaire qui frappe la Normandie pour ces hautes époques est ici singulièrement marquée. L'étude des dédicaces d'églises révèle que l'établisse-

^{6.} État de la question dans J.-F. Lemarignier, Étude sur les privilèges d'exemption et de juridiction ecclésiastiques des abbayes normandes jusqu'à 1140, Paris, 1937, pp. 22, 52-53 et 258-262. Résumé des principales données historiques relatives à l'abbaye du haut Moyen Âge dans A. Renoux, Le monastère de Fécamp pendant le haut Moyen Âge (VIIe-IXe s.). Quelques données historiques et archéologiques, Les abbayes de Normandie, Actes du XIIIe congrès des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie, Rouen, 1979, pp. 115-133.

ment stimule aux viiie et ixe siècles la fondation d'oratoires en amont de la vallée et sert de point de cristallisation aux paysans des alentours. En 872, l'autorité carolingienne cherche encore à se manifester dans la région. Tout comme Jumièges et Fontenelle, Fécamp n'a dû être définitivement abandonné par ses occupantes que tard dans le ixe siècle. Les seuls témoignages écrits traitant de ce problème remontent au xie siècle. Ils développent les clichés coutumiers relatifs aux incursions des pirates nordiques, mais n'apportent rien de précis.

La localisation de ce premier monastère demeure conjecturale. Divers indices, ainsi que la continuité topographique souvent attestée entre les ruines abbatiales du haut Moyen Âge et leurs successeurs de la période ducale, suggèrent que l'ensemble s'étend sous, et à proximité, de l'église de la Trinité, ancienne basilique monastique. Le secteur fouillé s'étale donc probablement à l'intérieur de ce périmètre ecclésiastique.

Des strates des viiie et ixe siècles sont en cours de fouille. La zone explorée a été continûment et densément occupée pendant cette période. Plus de six bâtiments différents ont été individualisés, en pierre pour la plupart. Ce sont des vestiges très difficiles à appréhender, car chaque destruction a été suivie de récupérations et de nivellements. Et la dernière en date de ces opérations, celle des ouvriers ducaux au xe siècle, a complètement ravagé ces restes sous-jacents. Si bien que l'on n'observe que rarement cette alternance de couches de construction, d'occupation et de démolition, qui, avec l'exhaussement du terrain, se lit comme un texte.

Dans un pareil contexte, la datation n'est pas aisée à restituer. Elle repose en partie sur l'étude du mobilier — monnaies, céramiques et objets de parure — qui oriente vers le viiie siècle et la première moitié du ixe siècle. Ces structures devraient être antérieures au troisième quart du ixe siècle, qui voit l'intensification des raids païens et l'arrêt probable des programmes de construction, avant l'abandon final. C'est ce que l'on observe à Fontenelle, par exemple.

On discerne au cœur du site, entre les murs M 13 et M 17 (fig. 4),

^{7.} Deux deniers du début du VIII^e siècle ont été trouvés lors de la dernière campagne de fouilles. C'est M. Lafaurie qui a eu l'obligeance de les identifier (Nouvelles découvertes de deniers mérovingiens à Fécamp, 1982, 1, 134-137.) L'un d'entre eux, le plus ancien (celui à la tête de face), n'est pas en place. Le site a déjà fourni un denier de Saint-Ouen de Rouen frappé vers 740-750 (J. Lafaurie, Deniers du VIII^e siècle de Saint-Ouen de Rouen, Bulletin de la Société française de numismatique, 1978, 6, 368-374). J'ai dressé un premier bilan concernant le mobilier de la fouille dans IIabitats et céramiques carolingiennes à Fécamp (Seine-Maritime), à par. dans le 105^e Congrès national des Sociétés savantes, Caen, 8-12 avril 1980.

^{8.} J. Laporte, Fontenelle, Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, XVII, col. 943. Les démolitions n'excluent pas les reconstructions.

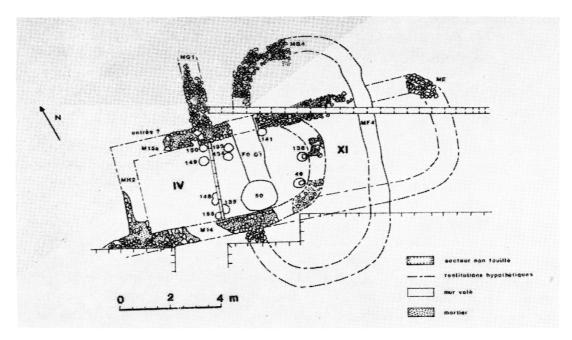


Fig. 3. -- Les chapelles carolingiennes.

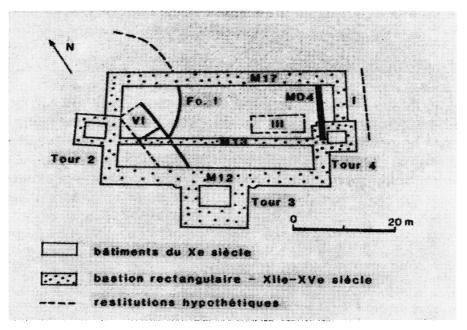


Fig. 4. -- La résidence ducale du xe siècle et le château postérieur.

quatre époques majeures dans l'édification des bâtisses. Sur des ruines en bois reposent des maisons en pierre, de taille réduite, mais de réalisation soignée. Les murets qui subsistent sont formés de silex grossièrement équarris, liés par un mortier blanchâtre. On ne saurait dire s'ils étaient ou non maçonnés de la base au sommet. Le plus ancien de ces complexes, le nº V, est à demi-détruit. C'est un ensemble rectangulaire de 12,5 m de long, sur 6,5 m de large. Les murs ont une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Un petit foyer interne suggère une fonction résidentielle.

C'est postérieurement à l'édification de ce vestige V que l'on érige l'édifice IV (fig. 3), dont les matériaux ont été, une fois encore, largement récupérés. C'est une bâtisse de 6,8 m de long pour 3,5 m de large. La partie occidentale est rectangulaire, tandis que le segment oriental se termine par une abside semi-circulaire, qui a été complètement mutilée lors de l'agrandissement du complexe. L'existence dans l'angle nord-ouest d'une belle pierre calcaire révèle sans doute l'emplacement de l'entrée. Cette construction à abside orientée est plus luxueuse qu'il n'y paraît au premier abord. A l'origine elle comporte un dallage et des éléments décoratifs (colonnette), dont nous avons retrouvé quelques fragments. L'ensemble de ces données architecturales et le contexte historique indiquent que l'on est vraisemblablement en présence d'une chapelle dépendante du monastère. Pour des raisons liturgiques, les abbayes de l'époque possèdent une pluralité de sanctuaires dispersés au sein de l'enclos monastique, auxquels se joignent souvent des oratoires périphériques où l'on dépose des reliques; ainsi Fontenelle dispose-t-elle au IXe siècle de neuf basiliques distinctes⁹. Et ces formes simples à la superficie restreinte sont caractéristiques des églises secondaires du haut Moyen Âge. Un bilan synthétique en a été dressé, par exemple, pour la Belgique mérovingienne¹⁰. Mais on retrouve encore ces petits ensembles mononefs à la période carolingienne, quoique les volumes tendent de plus en plus à se diversifier¹¹. La réalisation de la chapelle fécampoise devrait se situer plutôt au début de la fourchette chronologique proposée.

Ce premier complexe est ensuite partiellement démoli suivant un procédé fréquemment utilisé par la suite : seule la nef est conservée, tandis que le chœur est profondément remanié et agrandi. Cinq poutrelles verticales disposées transversalement du nord au sud, à l'intérieur du bâtiment précédent, laissent sous-entendre que l'on a

^{9.} Id., col. 941. Sur la topographie abbatiale, cf. : J. Hubert, L'art préroman, Chartres, rééd. 1974, pp. 44 et 51.

^{10.} J. Mertens, Tombes mérovingiennes et églises chrétiennes, Archeologia Belgica, 187, 1976, pp. 5-55.

^{11.} C. Heitz, L'architecture religieuse carolingienne. Les formes et leurs fonctions, Paris, 1981, pp. 18-20 et 55 (groupe épiscopal de Metz).

ménagé à l'ouest, pendant les travaux, une petite cella dans la nef (fig. 3, nos 148, 149, 150, 155). Le chœur de la nouvelle basilique est largement mutilé. Seuls subsistent la tranchée de récupération des murs, leur semelle de base ou encore des amas de pierrailles à l'emplacement des éléments volés.

Le plan qui se dégage de ces ruines défigurées est celui d'un modeste édifice à plan tréflé de 12 m de long. Seules deux des absides ont été fouillées (fig. 3). La troisième est localisée dans une zone inaccessible. Chacun de ces vestiges a environ 3,5 à 4 m de large, pour une profondeur de 2 m. Le carré du transept est encadré de petits murets, ce qui indique qu'il était légèrement exhaussé et permet de poser l'hypothèse d'une tour lanterne. La construction n'est pas parfaitement symétrique, mais c'est là une caractéristique commune à bien des structures de l'époque. Ses dimensions sont sensiblement identiques à celles des édifices de ce type connus. Deux chapelles triconques exercent une certaine fascination sur les historiens de l'art en Normandie: Saint-Saturnin, non loin de la Seine, et Saint-Germain de Querqueville dans la Manche. Tous les auteurs qui les ont étudiées ont souligné l'originalité, voire l'archaïsme, de leur plan. Saint-Saturnin a été construite à quelque 800 m du centre monastique de Fontenelle, dont elle relève. La première cella a été bâtie par Wandrille, le fondateur de l'abbaye, pour recueillir les reliques de ce saint toulousain. Elle abrite à la fin du viiie siècle le copiste Hardouin. Les vestiges actuels remontent au xie siècle. Mais on pense généralement que leur plan reprend celui du haut Moyen Âge¹². Fécamp et Fontenelle ne sont distantes que d'une quarantaine de kilomètres et sont unies par des liens que les textes laissent entrevoir¹³. D'éventuelles similitudes architecturales se comprendraient aisément.

Saint-Germain domine la rade de Cherbourg et ne s'intègre pas dans un contexte monastique. Elle vient d'être fouillée¹⁴. Les absides tréflées sont une adjonction que l'auteur des travaux situe, sans trop

^{12.} L. Musset, Normandie romane, II, La Haute-Normandie, La Pierre-qui-Vire, 1974, pp. 259-261; B. Hernad, Deux édifices triconques de Normandie: Saint-Saturnin de Saint-Wandrille et Saint-Germain de Querqueville, Du VIIIe au XIe siècle. Édifices monastiques et culte en Lorraine et en Bourgogne, éd. C. Heitz et F. Héber-Suffrin, Centre de Recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, Nanterre, Cahiers no 11, 1977, pp. 121-124 (l'auteur signale l'existence à Rosny-sur-Seine d'une cella quadrichore, qui appartient au VIIIe siècle à Saint-Wandrille).

^{13.} L'abbé Ansegise, par exemple, fit remettre un livre aux moniales (texte de 838): Gesta Sanctorum Patrum Fontanellensis Coenobii, éd. F. Lohier et J. Laporte, Rouen, Paris, 1936, Société de l'histoire de Normandie, XIII, 7, p. 111.

^{14.} R. Dold, La chapelle Saint-Germain de Querqueville (Manche). Les vestiges d'un édifice paléochrétien sur le littoral bas-normand, Archéologie médiévale, VIII, 1978, pp. 95-116.

argumenter, à la fin du 1xe siècle ou au début du xe siècle. L'édifice a eu très tôt une vocation sépulcrale.

Et les historiens de l'art rapprochent volontiers ces bâtisses des cellae funéraires trichores de l'Antiquité tardive, telles par exemple à Rome Sainte-Sotère et Sainte-Symphorose. Le plan semble conserver durant le haut Moyen Âge une certaine vogue; mais les ouvrages de ce genre restent marginaux. Et, à vrai dire, peu d'ensembles triconques de ces hautes époques ont été datés par des fouilles¹⁵. La variante à quatre lobes offre des points de référence célèbres, comme Germigny-des-Prés (début du 1xe siècle) et la crypte carolingienne de Saint-Laurent de Grenoble.

La chapelle de Fécamp s'intègre donc dans un contexte connu. Mais à la différence de bien des exemples évoqués ci-dessus, elle n'a pas de rôle funéraire bien affirmé. Aucune tombe n'y a été découverte, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Le fait n'exclut pas néanmoins complètement l'hypothèse d'une basilique reliquaire, comme Saint-Saturnin, car souvent dans les abbayes une église est spécialement affectée aux sépultures. Dans cette éventualité, il faudrait supposer que, dès l'origine, les reliques ont été exposées en hauteur afin de les présenter à la vénération des fidèles; le fait s'est produit à Jumièges pour la tombe de saint Philibert¹⁶.

Quelques tessons de céramiques peintes ont été découverts dans le niveau de construction de l'édifice. Ce dernier a donc été réalisé après 750, puisque l'on considère généralement que ces productions décorées reprennent au plus tôt dans la seconde moitié, voire le dernier quart, du viiie siècle. Et l'on peut raisonnablement envisager que l'ensemble est antérieur à l'intensification des raids nordiques, qui s'opère dans la région dès 840-860. Il traduit bien le renouveau architectural qui caractérise la période carolingienne.

Le monastère de Fécamp est consacré aux femmes. Les moniales ont l'obligation de clôture. Toutefois pour le service divin et les travaux des champs, elles font appel à une main-d'œuvre masculine. Et, dans l'abbaye, à côté du secteur qui leur est réservé se développe une zone accessible aux hommes, où sont établis les bâtiments d'exploitation et les maisons d'accueil. La découverte d'un éperon dans les matériaux de démolition et de nivellement de l'édifice V m'avait conduit à supposer que cette partie de l'établissement était ouverte aux laïcs et que l'on se trouvait donc dans le centre monastique annexe. La découverte de deux chapelles successives ne remet

^{15.} A. Grabar, Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chérien antique, Paris, 1946, pp. 102 à 119; C. Enlart, Manuel d'archéologie française, I, Paris, 1927, pp. 160, 172, 181 et 246-247.

^{16.} Vita Filiberti abbatis Gemeticensis et Herientis, MGH, SRM, V, p. 589.

pas fondamentalement en cause le schéma, car les paysans et les hôtes, qui peuplent le monastère, ont besoin d'édifices cultuels.

D'autres ruines ont été repérées sur le chantier, mais leur forme n'a pu être intégralement dégagée. Elles confirment l'intensité de l'occupation et la part prépondérante de la maçonnerie sur le site. Peu de structures de comparaison s'offrent à nous. Que ce soit en France ou dans les pays du Nord environnants, la construction maçonnée révèle un milieu de type aristocratique. Plus précisément, le plan de Saint-Gall, réalisé vers 820, montre l'importance de la pierre dans un contexte ecclésiastique (Suisse). Tout comme les vestiges mis au jour, le mobilier répertorié à Fécamp dénote un environnement aisé, ouvert sur le monde extérieur et en plein renouvellement.

L'histoire de cette abbaye fantôme des confins neustriens acquiert donc quelque densité. Les résultats archéologiques éclairent et enrichissent les rares données de la documentation écrite et des autres sources d'information. Fécamp et son monastère, à l'instar des grands établissements de la vallée de la Seine, dont la vie est jalonnée de textes, profitent de la paix carolingienne. Ils connaissent alors une période assez faste d'expansion, d'ouverture et de renouveau.

Leur essor est brisé par les raids scandinaves, et les nonnes abandonnent la vallée. Cette étape, ainsi que la période transitoire qui la suit avant l'installation princière, est dissicile à cerner sur le terrain. Entre la phase abbatiale décrite et la phase ducale, que j'examinerai sous peu, se développe un stade intermédiaire dont l'interprétation demeure problématique. On y remarque deux bâtiments en bois, dont l'un, à l'est, est une grange datée par le Carbone 14 du xe siècle, et l'autre, à l'ouest, un complexe résidentiel. Ces ruines sont-elles celles d'un ultime établissement monastique, d'un complexe ducal primitif ou d'un habitat intercalaire? Il serait prématuré d'essayer de les intégrer dans la chronologie du site. Leur présence permet de poser la question de la durée et même de l'existence d'un hiatus dans l'occupation entre les deux grandes phases de l'histoire du secteur.

*

Les vestiges présumés de la première résidence ducale sont plus faciles à appréhender, mais les problèmes de datation y demeurent tout aussi délicats, car le mobilier est rare et difficile à dater faute de points de référence. Le séjour forme un ensemble de type aristocratique, structuré et cohérent. Dès lors, l'alternative est simple: ou bien il a été élaboré par les moniales avant 850, ou bien alors il est l'œuvre des ducs après 911. L'étude de la céramique est en cours ; disons, dans l'immédiat, qu'elle peut s'insérer dans un environnement

du x^e siècle. Deux estimations scientifiques étayent et précisent cette datation en orientant vers la deuxième moitié de ce siècle, c'est-àdire la seconde partie du règne de Richard I^{er} et le tout début de celui de Richard II¹⁷.

La résidence de Fécamp s'inscrit dans un contexte archéologique princier bien connu dans le Nord de l'Europe : celui qui dissocie bâtiments nobles, religieux et privés. C'est le schéma des grands palais carolingiens du 1xe siècle (Aix-la-Chapelle, Ingelheim...); on le retrouve au xe siècle dans les demeures royales et épiscopales du monde anglo-saxon, comme celles de Cheddar ou de North Elmham¹8. Le complexe est bipolaire. Le centre ecclésiastique est attesté par les sources écrites. Et l'on a retrouvé un fragment de l'abside de la collégiale de Richard Ier, dédiée en 990, lors de travaux de dégagement effectués dans le chœur de l'actuelle église de la Trinité. Le cloître et les logis conventuels du monastère de Richard II se dresseront au nord du sanctuaire. Ce schéma inhabituel découle de la morphologie castrale : le sud du château est occupé par les ducs.

La zone laïque est elle-même subdivisée en sous-ensembles. Le manuscrit 528, composé entre 1015 et 1090, évoque les colons de la villa de Guillaume Longue Épée. C'est une allusion au secteur domanial, dont l'existence est une nécessité et la localisation indéterminée¹⁹. Pour sa part, Dudon centre son récit sur la partie noble du palais. C'est dans *l'aula* que naît le futur Richard I^{er}; le mot est pour lui synonyme de domus et de palatium²⁰.

Le cœur de ce séjour princier est en cours de fouille. Il repose sur les restes nivelés du complexe monastique. Les structures exhumées ont un caractère hybride; telle est du moins la première impression qui se dégage de l'examen d'ensemble des ruines mises au jour (fig. 4). Le manque d'homogénéité transparaît tant au niveau des techniques qu'à celui de l'agencement des édifices les uns par rapport aux autres. Trois bâtisses distinctes ont été repérées, dont deux, à l'est, s'articulent perpendiculairement l'une à l'autre, ou peu s'en faut, tandis que la troisième, à l'ouest, est en complète discordance avec les précédentes. La même diversité règne au niveau des matériaux employés et de leur mode d'assemblage : seul un des bâtiments est

^{17.} Datation de graines carbonisées dont le dépôt est immédiatement antérieur à la strate étudiée : deuxième moitié du x° siècle (estimation réalisée par M^{m°} Delibrias, Centre des faibles radioactivités de Gif-sur-Yvette) ; datation archéomagnétique d'un four contenu dans le niveau ducal : 975-1105 (effectuée par M^{m°} Bucur, Laboratoire de Géomagnétisme du Parc Saint-Maur).

^{18.} P. Rahtz, The saxon and medieval palaces at Cheddar, British Archaeological Reports, 65, 1979 et Buildings and rural settlement, The archaeology of anglo-saxon England, ed. D. M. Wilson, reed. Cambridge, 1981, pp. 63-68.

^{19.} Vita S. Waningi confessoris in monasterio Fiscamnensi, A.A.S.S. O.S.B., II, p. 974.

^{20.} Dudon, op. cit., pp. 191, 218, 290 et 297.

maçonné (nº 1), alors que les deux autres sont en bois, mais utilisent différents procédés de construction.

Les dimensions de l'édifice en pierre n'ont pu être intégralement repérées. Le complexe repose en grande partie sous des murailles plus tardives, tandis qu'à l'est, au delà du secteur fouillé, des opérations de voirie réalisées hors de tout contrôle archéologique nous ont empêché d'apprécier sa largeur. Seul un mur subsiste, dont la longueur excède les 11 m conservés (MD 4). Il s'élève encore jusqu'à 2,7 m de hauteur. Sa technique de construction est identique à celle des murets carolingiens antérieurs, qui ont dû servir de carrière et de modèle. La maison comporte sans doute à l'origine un étage. La muraille possède en effet deux trous de boulins, dont l'un est situé tout au sommet du vestige.

Ce n'est peut-être pas en superficie le bâtiment le plus important de la résidence — quoique, à vrai dire, on ne saurait être affirmatif, puisque ses dimensions réelles nous échappent — mais c'est assurément celui que l'on a voulu mettre le plus en valeur. C'est l'unique demeure maçonnée du complexe, à une époque et dans un contexte géographique où le bois prévaut, et c'est la seule à avoir probablement disposé d'un niveau surélevé. Sans doute s'agit-il de l'aula ducale. Ce prototype d'aula rectangulaire en pierre, où la salle d'apparat est en hauteur, est utilisé en Europe du Nord, tant à l'époque carolingienne qu'aux xie et xiie siècles²¹. Le modèle fécampois reproduit dans des proportions apparemment modestes un schéma classique, où l'influence purement scandinave est nulle.

A proximité de ce bloc officiel se dresse un étroit édifice rectangulaire en bois (10 m × 3,5 m; fig. 4, n° III). Il n'a laissé au sol que des vestiges très ténus, car il a été intégralement démonté et récupéré. Les parois, au départ, sont vraisemblablement montées sur des sablières basses, posées à même la terre. La technique est utilisée dans l'Allemagne carolingienne, par exemple, et ne laisse pratiquement pas de traces²². La destination de la bâtisse n'est pas évidente. Sa position à proximité et à la perpendiculaire de l'aula semblerait indiquer que les deux structures sont complémentaires. Souvent, c'est aux abords de la salle noble que sont établis les appartements du prince. Et les textes carolingiens — on peut penser notamment à l'inventaire du fisc d'Annapes, près de Lille — indiquent que lorsque la sala est en pierre, il n'est pas rare de voir les maisons secondaires et privées en bois²³. Toutefois, la construction de Fécamp ne dispose

^{21.} M. de Boüard, Manuel d'archéologie médiévale, Paris, 1975, p. 75.

^{22.} J. Chapelot et R. Fossier, Le village et la maison au Moyen Âge, Paris, 1980, pp. 267-281.

^{23.} MGH, Capitularia, I, 1883, p. 254.

d'aucun foyer interne, ce qui s'accorde mal avec l'hypothèse d'une fonction résidentielle.

C'est à 25 m de ce pôle noble que se développe un complexe en bois, dont l'ordonnance et l'inspiration tranchent nettement avec l'ensemble précédent. Le bâtiment mis au jour excède 16,5 m de long. Seule son extrémité nord subsiste ; le pignon méridional a été détruit lors de l'insertion des murailles du xiie siècle. Les flancs du vestige sont très légèrement cintrés, ce qui dénote une influence nordique, mais pas obligatoirement scandinave (fig. 4, no VI). C'est la forme des maisons du camp danois de Trelleborg vers l'an Mil, mais c'est aussi celle de nombreuses réalisations de l'Europe du Nord du ve au xe siècle²⁴. Notons ici que la courbure est très estompée; elle est moins marquée encore que celle du hall de Cheddar antérieur à 930. L'édifice renferme au moins deux salles. Le compartiment nord, le plus petit (6,25 m \times 5 m), est une cuisine, car il contient un four domestique en pierre sèche de plan ovale (2,6 m × 2,4 m). Que ce local soit en bois n'est pas une anomalie; les exemples abondent²⁵. En revanche, on a multiplié les risques d'incendie en greffant dans le prolongement une annexe de plus de 10 m de long. Cette pièce est en cours de fouille. Grâce à la proximité du four, elle peut être chauffée à volonté. Dans un second temps, elle a été dotée d'un plancher en bois, dont les marques apparaissent au sol en négatif. Quelques clous garnissent le niveau d'occupation et suggèrent que le toit était recouvert de bardeaux.

Les parois de ce grand bâtiment sont composées de planches fichées verticalement dans une saignée creusée dans le sous-sol. De place en place, des poutres verticales renforcent le dispositif et assurent le support de la charpente. Mais la construction de la salle au plancher est nettement plus soignée que celle de la cuisine. Les planches y sont relativement fines (l = 4 cm) et enterrées d'une quarantaine de centimètres dans la terre, ce qui procure aux cloisons stabilité et étanchéité. L'extrémité cunéiforme de certaines d'entre elles annonce un assemblage bouveté. Les poteaux corniers sont intégrés dans le tracé même des murs et libèrent ainsi le maximum d'espace. A l'inverse la réalisation de la cuisine est plus grossière. Les madriers y sont peu enfoncés dans le sol, et les montants qui soutiennent la toiture sont disposés en avant des parois et encombrent l'intérieur. Pour la cloison, qui ménage la séparation entre les deux compartiments, les constructeurs ont adopté la technique de la sablière basse,

^{24.} J. Chapelot et R. Fossier, op. cit., p. 16.

^{25.} M. Levalet, Quelques observations sur les cuisines en France et en Angleterre au Moyen Âge, Archéologie médiévale, VIII, 1978, pp. 225-244. La cuisine du fisc d'Annapes est probablement en bois.

dont l'emploi est parfaitement justifié, puisque le vestige n'est qu'un mur-écran, sans rôle porteur.

Construire en bois n'est pas une anomalie pour l'époque, bien au contraire. Les halls de Cheddar et la bâtisse comtale de Douai utilisent au xe siècle ces matériaux. Et les procédés employés à Fécamp ne sont pas inédits. On y retrouve trois types différents de ce que les archéologues germaniques appellent le Stabbau, très utilisé en Allemagne du 1xe au x11e siècle 6. Ces assemblages évolués requièrent de grandes quantités de bois et d'habiles ouvriers. Ils caractérisent généralement les habitats des personnages de haut rang. La maîtrise des charpentiers de Fécamp est à souligner. Leur bâtiment est à la fois robuste et soigné, et ils ont su adapter leurs techniques à la destination des locaux et à la fonction des parois. La salle au plancher, dont la construction est la plus élaborée, est manifestement une pièce assez « luxueuse », que l'on destine à la résidence.

Ce qui frappe en second dans cet édifice, c'est l'intégration d'un complexe domestique. La place de la cuisine au sein du séjour est parfois utilisée comme critère de différenciation sociale et son isolement par rapport aux structures d'apparat considéré comme l'indice d'un rang élevé. Ainsi, au 1xe siècle, la sala regalis d'Annapes est-elle dissociée du pôle servile. A Fécamp, la situation est mixte. Comme à Doué-la-Fontaine ou à Douai, dans le Nord, le local est intégré dans un ensemble à vocation résidentielle. Mais il demeure malgré tout à l'écart du principal bâtiment noble. La ségrégation est assurée par la distance, 20 à 25 m, mais aussi par l'existence d'une robuste clôture, Fo I, qui se greffe sur le flanc oriental de la pièce au plancher et se développe en arc de cercle vers le nord de façon à délimiter, en avant de la cuisine, un enclos apparemment ovoïde. On chercherait vainement des points de comparaison archéologique, mais les textes carolingiens évoquent fréquemment ces haies, qui séparent les différentes curtes des résidences²⁷. Le rôle de cet enclos solidement protégé est complémentaire de celui de la cuisine. La zone est jonchée d'os d'animaux, notamment des fragments de têtes, et l'on peut se demander si cette cour n'est pas réservée au rassemblement, puis peut-être à l'abattage et au débitage du bétail consommé. C'est une basse-cour au sens propre du terme.

En bref, la résidence des ducs de la seconde moitié du xe siècle, à Fécamp, forme un ensemble cohérent. On y reconnaît tous les éléments de base d'un séjour princier : une église et une aula en pierre à l'écart desquelles se dresse un complexe en bois, dont la vocation

^{26.} Voir note 22.

^{27.} Et l'on doit veiller à l'entretien de ces haies. Voir, par exemple, le Capitulaire de villis, MGH, Capitularia, I, pp. 82 et suiv., cap. 41.

est à la fois résidentielle et domestique. La diversité constatée tant au niveau du plan qu'à celui des procédés techniques mis en œuvre n'indique pas obligatoirement différentes époques de construction; on la retrouve à des degrés divers dans d'autres palais. Les demeures palatiales, comme celle d'Aix-la-Chapelle, où tout s'ordonne géométriquement suivant des normes préétablies sont exceptionnelles. L'agencement des bâtisses des palais anglo-saxons du xe siècle de Cheddar et de North Elmham n'a rien de particulièrement rigoureux. Et l'on y constate cette même association du bois et de la pierre, à cette différence près que le seul ensemble maçonné que l'on ait mis en valeur est ici l'église. La taille et l'aspect des édifices exhumés peuvent paraître bien modestes, par rapport aux ressources ducales. Mais, à titre de comparaison, la maison comtale de Douai dépasse d'assez peu, semble-t-il, les 15 m de long conservés (pour 6,5 m de large). Quant au hall de Cheddar antérieur à 930, il atteint 17 m de longueur.

Sources écrites et documentation archéologique montrent donc que Fécamp s'inscrit dans la tradition des complexes aristocratiques des 1xe et xe siècles du Nord de l'Europe. L'ensemble demeure traditionnel dans ses conceptions. La part des innovations et des influences purement scandinaves y semble faible. Mais le complexe diffère assez nettement des séjours princiers du xe siècle fouillés en France. C'est d'une part que l'ouvrage y a conservé un caractère collectif, et que d'autre part l'on y a résolu différemment le problème de la fortification.

Les fouilles révèlent que l'établissement ducal se prolongeait vers le sud, à l'emplacement des douves du château de la fin du Moyen Âge. Le premier périmètre castral est décalé vers le coteau qui borde la vallée. Le périple des routes et la mention d'anciens fossés sur le tracé courbe, qui relie l'église Saint-Léger au manoir du Valasse (fig. 1 et 2), indiquent que la forteresse primitive englobe dans son circuit cette portion en forme de croissant adjacente au secteur fouillé, dont les plans récents restituent les dimensions²⁸. Au nord, la fortification épouse probablement les contours d'un vaste enclos placé dans le prolongement du fragment hémicylindrique évoqué. La résidence est donc circonscrite par un talus en terre et son fossé, qui enserrent une aire sensiblement ovale de 10 à 11 hectares. Ce genre de protection sommaire aux formes vagues et distendues est largement diffusé à l'époque carolingienne. L'ampleur de la superficie suggère l'insertion d'un secteur « urbanisé », ou encore celle d'un espace agraire, voire d'un breuil. Une tradition locale du xic siècle fait état d'un oppidum monastique (?) antérieur, que les ducs n'auraient eu qu'à restaurer²⁹. L'hypothèse est invérisiable, mais séduisante. En effet, à une époque où, lors de l'implantation d'un château, on recherche en priorité les positions naturellement défendues, on peut supposer que si les premiers ducs se sont installés dans un site déprimé aussi défavorable sur le plan militaire, c'est qu'ils y avaient quelque avantage. L'hypothèse expliquerait en outre l'ampleur de la surface enclose, résultant de la mise en défense du complexe abbatial primitif.

Quoi qu'il en soit, le parti pris choisi à Fécamp en matière de fortification est radicalement différent de celui que les ducs ont adopté dans les deux autres palais princiers. Richard Ier n'a érigé ni tour comme à Rouen, ni citadelle comme à Bayeux. Et il n'a pas fortifié les bâtiments de sa résidence pour les convertir en donjons, comme l'ont fait les comtes de Blois et de Flandre à Doué-la-Fontaine et à Douai dans le Nord. Les préoccupations résidentielles l'ont emporté sur les soucis purement défensifs. Au type du donjon, qui concentre en un bloc fortifié tous les éléments de base d'un séjour aristocratique, les ducs ont préféré la multiplicité et la dispersion d'une pléiade d'édifices aux attributions spécialisées. Fécamp est en cela plus proche des villae et des palais carolingiens du 1xe siècle. ou encore des demeures palatiales anglo-saxonnes du xe siècle, que des réalisations « futuristes » des comtes de Blois et de Flandre. Le pouvoir ne s'y exprime ni par la puissance, ni par la grandeur des bâtisses représentatives. Ce n'est encore qu'un séjour à demi-rural aux fonctions multiples et mal dégagées.

A ce complexe primitif encore tout imprégné de traditions antérieures en succède un autre, beaucoup plus novateur, où la défense n'est pas sacrifiée à la résidence.

*

La topographie castrale est ensuite profondément métamorphosée. Cette réorganisation de la forteresse exprime une mutation profonde dans la vocation et la fonction du site. Elle traduit le passage de la résidence semi-rurale au palais, centre de gouvernement politique et religieux.

La superficie du château est réduite. Pour des raisons militaires évidentes, le sud de l'ouvrage, placé à flanc de colline, est abandonné. Une nouvelle enceinte est érigée au cœur de la précédente : c'est la fortification de forme elliptique de 2 à 2,5 hectares, sur le pourtour de laquelle la fouille a été entreprise. Ce rempart protège l'aula et

29. Libellus de revelatione, aedificatione et auctoritate Fiscannensis monasterii, Patr. Lat., CLI, col. 713-714. La source a été composée à la fin du x1º siècle.

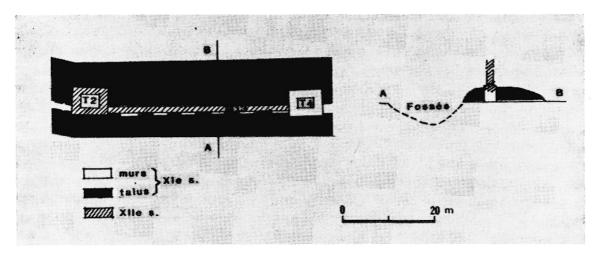


Fig. 5. — Le rempart aux xie et xiie siècles.

l'abbaye. Le reste du castrum, au nord, est converti en basse-cour. Telle est du moins l'évolution qui se dégage de l'examen des plans, des sources écrites et des données archéologiques. Ces grands travaux sont antérieurs au déclin politique de Fécamp, qui s'amorce dès le milieu du xie siècle et se précipite à partir de 1087. Un texte local, rédigé sous l'abbatiat de Jean de Ravenne, entre 1028 et 1078, le confirme. La charte localise l'église Saint-Léger dans les faubourgs de la ville³⁰; c'est donc que le secteur en forme de demi-lune, tangent à la zone fouillée, est déjà délaissé (fig. 1 et 2). Plus précisément, la politique d'ensemble de Richard II à l'égard des lieux incite à lui attribuer la paternité de cette refonte castrale, qui, concrètement, coïncide avec l'apparition officielle, en 1025, du mot palatium.

Les données archéologiques orientent dans une direction similaire. Le séjour du xe siècle est scellé par un rempart, dont nous avons fouillé un segment de 47 m de long. Cette enceinte est composée d'un talus en terre, garni d'un mur en pierre et d'un fossé adjacent (fig. 5). Le talus a 20 m de large et 3,5 m de hauteur. Seuls les castra des pays de l'Est et l'extrême Nord de l'Europe sont dotés de protection aussi épaisses (Pologne et Danemark, par exemple). Des masses de remblais, qui apparaissent çà et là dans la topographie actuelle, indiquent que ce dôme artificiel entourait à l'origine le complexe dans son intégralité. Le renforcement interne est formé d'une tour et, sans doute aussi, d'un mur à arcades. La tour a 8 m de côté. Seule la base est ancienne. Elle est d'une facture grossière, mais l'on ne doit pas oublier que l'ouvrage a été conçu dès le départ pour être partielle-

^{30.} Bibl. Nat., Dép. des Ms., coll. Moreau, t. 21, p. 22. Sur cette réduction castrale et les constructions qui en résultent, voir A. Renoux, Le château des ducs..., art. cit., pp. 15-18.

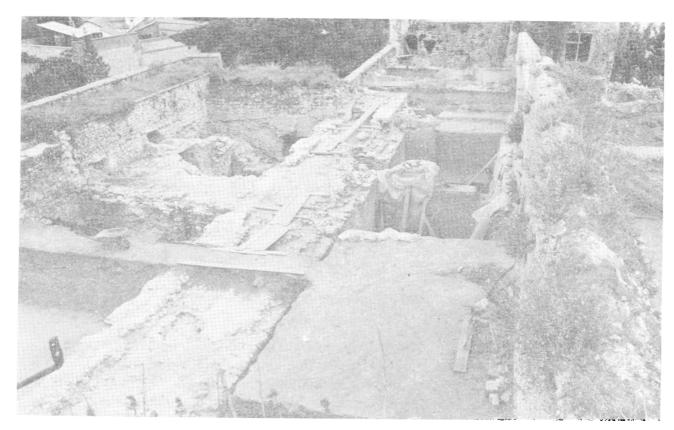


Fig. 6. - La tour 3 du château rectangulaire.



Fig. 7. — Vue d'ensemble du château rectangulaire.

ment enterré; il n'était donc pas nécessaire d'en soigner à l'excès la réalisation. La défense est complétée par une épaisse muraille, percée de six grandes arcades plein cintre équidistantes de 3,3 m en moyenne (fig. 7). Chacun de ces arcs atteint environ 3 m de haut et autant en largeur. Cette partie du dispositif est enfouie dans la terre de l'enceinte. Elle est surmontée d'un mur continu moins épais, qui émerge des remblais. Ce fragment maçonné a été presque complètement refait par la suite, si bien qu'il est dissicile de l'intégrer dans la chronologie du site. La base a probablement été érigée simultanément au talus. La découverte au delà du secteur fouillé de deux arcades identiques à celles-ci montre que le procédé se prolongeait sur le pourtour méridional de la forteresse. Cette alliance, au sein d'un même ensemble, de remblais et d'une armature maçonnée à arcades sous-jacentes est un moyen astucieux et économique de combiner les avantages respectifs de la pierre et de la terre dans la fortification. Des exemplaires analogues, mais légèrement plus tardifs, existent en Grande-Bretagne³¹.

L'obstacle, qui se dresse face à l'assaillant, est donc particulièrement redoutable, puisqu'il associe à de profondes douves un talus surmonté d'une muraille. Une tour complète la défense au sud, c'est-à-dire du côté le plus vulnérable. Elle est sans doute assez isolée. Car, si quelques exemples, tant en France qu'à l'étranger, démontrent que l'usage de la maçonnerie et la présence de flanquement persistent dans les châteaux de l'époque, force est de constater que leur emploi demeure limité³².

Cet imposant complexe militaire est à la mesure de l'intérêt que les ducs portent à la localité et il exprime toute leur puissance. Richard II est le véritable fondateur de Fécamp. C'est pendant son règne, ou peu après sous celui de Robert son successeur, que la ville se constitue véritablement avec la fondation d'un bourg. Mais le duc a surtout voulu faire du site l'un des centres moteurs de la principauté dans le domaine politique et religieux. Il restaure l'abbaye et fonde un palais, où il célèbre volontiers les festivités pascales et tient à cette occasion l'une de ses grandes cours solennelles annuelles. La résidence associe donc, comme dans la tradition carolingienne, palatium et abbaye. Guillaume le Conquérant consacre une ultime fois et de façon éclatante cette prééminence, lorsqu'il revient à Fécamp, en 1067, pour les cérémonies de Pâques, célébrer en quelque sorte sa victoire sur les Anglais³³. Mais très vite, l'élargissement de la sphère

^{31.} A Southampton notamment (Excavations in medieval Southampton, 1953-1969, I, The excavations reports, Leicester, 1975, P. A. Aberg, The excavations 1959-1961; the castle, pp. 184-186).

^{32.} M. de Boüard, Manuel d'archéologie..., op. cit., pp. 109 et 120.

^{33.} Guillaume de Poitiers, Histoire de Guillaume le Conquérant, éd. R. Foreville, Paris, 1952, pp. 261-263.

d'activité ducale à la Basse-Normandie d'abord, puis à l'Angleterre ensuite, porte un coup fatal à la résidence, qui, localisée au fond d'un port difficile d'accès, n'a jamais pu prétendre canaliser les transfetationes Regis Outre-Manche. Les mutations du pouvoir ducal précipitent l'évolution.

Au xII^e siècle, la seule venue notable est celle de Henri II, en 1162. Le roi assiste à la translation des corps des deux Richard de l'extérieur de la Trinité vers l'intérieur³⁴. Ce pèlerinage intéressé est très révélateur; Fécamp est bien avant tout l'œuvre de ces deux princes. Le palais n'est pratiquement plus un séjour ducal. C'est alors pourtant que le zèle des bâtisseurs se déploie, très intensément.

L'arcade localisée la plus à l'ouest du mur M 31 a été cassée aux trois cinquièmes environ de sa largeur. On a brisé le rempart initial pour y insérer une deuxième tour quadrangulaire d'un volume identique à la précédente. Et c'est à cette époque, vraisemblablement, que l'on ajoute à l'enceinte la garniture de bastions cubiques qui la flanque de façon aussi systématique. Le contexte stratigraphique de cette tour T 2 a intégralement disparu. Ce que l'on sait de l'histoire du flanquement et l'évolution ultérieure de la fortification invitent à placer ce renforcement au x11° siècle. Cette mesure précoce et régulière, étendue aux contours méridionaux et orientaux de la forteresse, a sans doute été motivée par les insuffisances défensives du site.

Puis on érige dans la zone fouillée un robuste château rectangulaire de 46 m de long sur 24 m de large (dimensions extérieures). Ce complexe est plaqué sur le rempart antérieur, qu'il réutilise au sein d'un nouvel ensemble. La construction est moulée sur le tertre primitif, si bien que son niveau intérieur repose au sommet du talus, tandis que l'extérieur se développe au pied du dôme. Elle réemploie le segment à arcades, ainsi que les tours ouest et est (fig. 4 et 7). Les nouveaux murs dessinent le plan d'un quadrilatère légèrement trapézoïdal. Ils ont à la base entre 2,8 m et 3,6 m d'épaisseur. Une vaste tour, sensiblement carrée, renforce le dispositif au sud, face au versant. Elle est partiellement logée sur l'escarpe des douves (fig. 6). Le château est donc flanqué de trois tours, localisées non pas aux angles, comme c'est l'usage, mais au milieu ou aux deux tiers des murailles. Quant au vestige à arcades, on le consolide en le reprenant depuis ses fondements. La forteresse est conservée sur 3 à 9 m de hauteur. Les tours comportent encore plusieurs niveaux, où les traces de remaniements tardifs sont nombreuses. Mais la minceur des matériaux de démolition du bastion autorise à se demander s'il n'était pas doté d'un seul et unique étage.

^{34.} Robert de Torigni, Chroniques, éd. L. Delisle, Rouen, MDCCCLXXIII, II, p. 228.

Pour ce qui est de l'époque de construction de cette puissante fortification, on peut hésiter entre deux datations : le xiie et le xive siècle, qui ont vu tous deux se développer des réalisations de ce style. L'analyse des sources écrites et l'acquis actuel de l'archéologie orientent plutôt vers la deuxième moitié du xiie siècle³⁵. La création de ce bloc fortifié serait donc à inclure dans le vaste programme d'édification et de rénovation castrales entrepris sous l'égide des derniers Plantagenêt. Ne serait-ce pas Henri II qui en aurait ordonné la réalisation lors de son unique passage à l'abbaye en 1162 ?

L'ensemble peut s'intégrer dans un contexte architectural du xiie siècle. Les îles Britanniques, notamment, fournissent matière à comparaison tant en ce qui concerne l'emplacement que la genèse et la morphologie de ce complexe. Ainsi, par exemple, le donjon de Trim (Meath), dont chacun des murs est garni en son milieu d'une tour saillante, a-t-il été érigé de façon à encastrer une motte préalable³⁶. Plus près de nous, dans l'Orne, le donjon de Chambois, construit dans le dernier quart du xiie siècle, comporte une tour de flanquement latéral.

Mais quelle est la définition exacte de ce bastion fécampois? S'agit-il d'un donjon, et dans ce cas le mur à arcades servirait de refend? Ou bien alors est-ce un château rectangulaire à ciel ouvert, au sein duquel sont étalés divers bâtiments? L'alternative est simple, mais insoluble. Les grands donjons barlongs anglonormands connaissent à la fin du x11e siècle leur apogée, mais le déclin est proche. Aucun des donjons connus, hormis Colchester, n'atteint la longueur de Fécamp, et leurs proportions sont beaucoup plus ramassées. Quant aux châteaux rectangulaires, ils amorcent leur essor, tant en France qu'en Angleterre et le type n'est pas encore bien défini³⁷. La réfection en profondeur du mur à arcades montre que l'on a voulu lui donner un rôle porteur. Cela exclut l'hypothèse d'un complexe rectangulaire classique, où les édifices sont installés à la périphérie des murailles autour d'un espace central. Mais cette muraille M 13 a pu servir de mur gouttereau à un grand bâtiment du type aula, localisé entre les arcades et M 17 (fig. 4). Et dans ce cas, le reste du bastion (entre M 13 et M 12) serait à ciel ouvert. Aucune des deux hypothèses avancées n'emporte vraiment l'adhésion. Disons simplement que de la genèse et des dispositions architecturales du

^{35.} Sur les travaux réalisés au xII^c siècle et leur contexte, se reporter à A. Renoux, Le château des ducs..., art. cit., pp. 19-27.

^{36.} P. D. Sweetmann, Archaeological excavations at Trim castle Co Meath, 1971-1974, Proceedings of the Royal Irish Academy, 78 C, pp. 127-198.

^{37.} R. A. Brown, English castles, réed. Londres, 1976, p. 142; M. de Boüard, Manuel d'archéologie..., op. cit., pp. 113 et suiv.; P. Héliot, La genèse des châteaux de plan quadrangulaire en France et en Angleterre, Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1965, pp. 238-257.

complexe se dégage une impression d'improvisation et de « bricolade » qui s'accomode mieux de l'éventualité d'un château rectangulaire, dont le prototype est inachevé, que de la possibilité d'un donjon, dont les bases typologiques sont alors bien arrêtées. Les sources écrites n'accréditent plus particulièrement aucune de ces deux possibilités. La sala ducale est mentionnée en 1180 dans les Rôles de l'Échiquier³⁸; sans doute s'agit-il de l'ample compartiment nord du bastion, dont les dimensions sont celles des aulae connues. Des documents du xve siècle localisent dans le secteur un donjon; c'est une allusion à l'ensemble de l'ouvrage ou simplement à l'une des tours maîtresses³⁹.

Ce complexe, pratiquement ignoré des sources écrites, constitue un maillon intéressant dans l'histoire de la fortification. C'est un ensemble original et composite. Mais l'essentiel de ses particularités morphologiques découle de la volonté d'économie et de récupération qui a présidé lors de son élaboration. Installé au point le plus vulnérable de l'enceinte, il a joué un rôle actif pendant la guerre de Cent Ans et les conflits de l'époque moderne. Mais son emplacement est jugé tellement défavorable, que l'on décide, dès la fin du xvie siècle, de le raser.

*

Les fouilles contribuent à éclairer, par un exemple local, certains points d'histoire normande. La vallée est localisée dans un secteur de forte implantation nordique⁴⁰. Mais les ducs n'ont pas cédé à la tentation de l'isolat. Fécamp n'est pas la capitale de type scandinave, face à Rouen, le vieux chef-lieu franc. Les ducs y apparaissent avant tout comme des récupérateurs, et ce à tous les niveaux, aussi bien matériel, avec la réutilisation partielle des matériaux monastiques, que spirituel, avec le réemploi du passé religieux local. Et finalement, dans un premier temps, ils accomplissent à Fécamp ce que d'autres Vikings ont déjà réalisé avant eux en d'autres lieux (à Gand, par exemple); ils s'installent sur les ruines d'une ancienne abbaye, qu'ils réutilisent en les modifiant. Mais le succès de leur implantation dans le duché confère à l'événement une toute autre portée, et leur œuvre va bien au delà d'une simple résurrection. Car ils font du site ce qu'il

^{38.} Magni Rotuli scaccarii Normanniae sub regibus Angliae, éd. Stapleton, Londres, 1740, I, p. 67.

^{39.} Rôles normands et français tirés des archives de Londres par Bréquigny en 1764, 1765, 1766, Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie, XXIII, Paris, 1858, p. 82, n° 476; Arch. S.M., 7 H 737.

^{40.} L. Musset, La naissance de la Normandie (Ve-XIe siècles), Histoire de la Normandie, éd. M. de Boüard, Toulouse, 1970, p. 104.

n'a jamais été auparavant, c'est-à-dire un centre politique d'une certaine envergure. Et pour cela, ils s'appuient notamment sur des coutumes et des traditions carolingiennes. Le séjour primitif, celui de la seconde moitié du xe siècle, s'inscrit dans la continuité topographique des résidences princières du Nord de l'Europe aux 1xe et xe siècles. Les préoccupations résidentielles l'emportent sur les soucis défensifs, et de ce fait, à la différence de Rouen ou de Bayeux, le complexe se situe à l'écart de ce courant d'innovation qui engendre les donjons. Richard Ier pose les jalons du développement à venir; mais il échoue dans sa tentative de restauration abbatiale. L'appelation de palatium, que Dudon est le seul à utiliser, est inadéquate. Le chanoine transpose dans le passé des réalités du x1e siècle.

Richard II reprend et amplifie les projets paternels. Il restaure l'abbaye. Puis il entreprend une refonte castrale, qui révèle qu'il a voulu faire du site l'un des pivots de sa politique de réorganisation du duché, dont l'histoire fournit d'autres indices⁴¹. La nouvelle enceinte, par son tracé ferme et sa puissance, matérialise au sol la volonté ducale. Elle rappelle les fortifications urbaines. Seules la forme ovale du rempart et la largeur du talus sont peut-être la marque d'une influence plus nordique⁴². Cette remise en ordre s'appuie sur la fondation d'un palatium, notion carolingienne qui associe pouvoir religieux et politique. Et ce n'est peut-être pas un hasard si les ducs se rendent assez volontiers à Fécamp pour les fêtes de Pâques, et ce jusqu'à Guillaume le Conquérant inclus. L'église de la Trinité, dédiée en 990, serait munie, selon certains historiens de l'art, d'un massif occidental⁴³. Or, dans le monde carolingien, c'est là que se déroule une grande partie de la liturgie pascale et c'est aussi le lieu du culte impérial⁴⁴. Peut-on intégrer Fécamp dans ce contexte ? Mais à long terme, les desseins de Richard II échouent, car, avec l'extension de l'État anglo-normand, le rôle religieux du complexe a fini par éclipser sa fonction politique.

Au xiie siècle, le castrum a remplacé le palatium. L'ouvrage n'a plus essentiellement qu'une valeur militaire. La construction d'un vaste château rectangulaire que l'environnement politique ne justifie guère est là pour en témoigner. Cet ouvrage n'est pas isolé dans son siècle : c'est à cette époque que l'on ajoute souvent aux forte-

^{41.} Id., pp. 112-122.

^{42.} Les fortifications urbaines antiques de la Normandie sont en effet de forme quadrangulaire, tandis que les célèbres camps danois de Trelleborg, Fyrkat, Nonnebaken et Aggersborg sont circulaires (O. Olsen, *The geometrical viking forteresses, Château-Gaillard*, IV, Gand, 1969, pp. 185-190).

^{43.} L. Grodecki, F. Mütherich, J. Taralon et F. Wormald, Le siècle de l'An Mil, Paris, 1973, p. 77.

^{44.} C. Heitz, Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne, Paris, 1963.

resses antérieures des donjons. La conquête française de 1204 marque un terme définitif aux séjours princiers à Fécamp.



MM. Michel de Bouard, Georges Duby, Robert-Henri Bautier, Charles Samaran et Robert Marichal interviennent après cette communication.